

*Il s'arrogeait régulièrement le droit de mettre chacun en scène sans prendre son avis. Le nom de Chatinika – l'héroïne qui a la Voix – est dérivé du nom de la téléphoniste de la boîte où il travaillait. Ses collaborateurs ont donné leurs noms aux autres personnages de la série, donnant un second niveau de lecture réservé à cette poignée de lecteurs... Ailleurs on retrouve souvent Claude Dumont, l'autre dinosaure, sur la planète Octa ou en Duc d'Octasie. Dans les empires galactiques d'Alain, la vitesse de la lumière n'est dépassée que grâce aux moteurs Dersmuls. Les blagues de potache d'Alain, répétées, avaient le don d'en agacer quelques-uns et à mon sens ne représentent pas le meilleur aspect de son côté « fanique ». Pourtant si l'on considère l'intention derrière cette manie, je ne peux y voir qu'une forme d'hommage qu'il nous adresse, à nous travestir de la sorte, et une preuve de l'estime qu'il avait pour nous.*

*Place donc à ce groupe de potes : Serge, Thierry, Jean-Claude et Alain.*

## ***Expédition à Haut Risque***

**(1999)**

Les premiers jours de la semaine avaient été bien occupés, tout comme le week-end précédent. Serge, Thierry, Jean-Claude et Alain étaient habituellement en forme, mais ils avaient décidé d'*en mettre un coup* pour l'occasion. Ils avaient tous les quatre pris congé depuis le lundi, sauf Thierry, qui était au chômage et n'avait donc pas à se soucier de ces détails.

Ils avaient commencé par une longue séance de décrassage, comme disait Jean-Claude. Huit heures de marche dans les Ardennes le samedi. À ce moment, l'épreuve paraissait encore lointaine et ils s'étaient détendus, tout en s'octroyant une bonne suee, ce qui avait permis de faire le point.

Serge, avec ses cinquante ans bien sonnés et ses nonante-cinq kilos, serait le point faible du groupe en cas de coup dur, mais il était des leurs depuis si longtemps que nul ne s'était résolu à lui suggérer de rester devant sa TV le mercredi suivant. D'ailleurs, suant et soufflant, il avait fait le même trajet qu'eux. Cela avait simplement été plus pénible pour lui et quand il s'était agi de crier, sa voix s'enrouait trop rapidement. Mais ce n'est pas une extinction de voix qui interdit de participer, même si la sensation n'est pas aussi intense quand on ne s'entend pas gueuler avec les autres.

Le dimanche matin, Jean-Claude les avait invités au club de tir dont il était secrétaire et ils s'étaient exercés à manier pistolets, revolvers et carabines.

— Tu crois qu'on en aura besoin ? avait demandé Thierry d'une voix un peu hésitante.

Ce n'était que la troisième fois qu'il accompagnerait les autres et, vu l'enjeu de mercredi, ce serait une sorte de baptême du feu pour lui.

— Je ne crois pas, non, avait répondu Jean-Claude sur un ton qui se voulait rassurant. Ce n'est pas nous qui commencerons, c'est certain. Mais on doit toujours être prêts !

— Comme les scouts, s'était esclaffé Serge.

— C'est ça, comme les scouts.

L'après-midi, ils l'avaient passée à répéter quelques chants qui donnent du cœur au ventre face à l'ennemi tout en vérifiant le matériel. C'était là, s'était dit Alain, qu'on voyait réellement la différence entre les amateurs et les pros comme eux. Encore qu'il y eut quelques particularités entre la manière dont il entretenait son matériel – avec un soin méticuleux – et la négligence dont faisaient preuve Jean-Claude ou Serge. Thierry, c'était autre chose : ils s'étaient vite aperçus qu'il ne disposait pas du strict nécessaire. Les trois autres s'étaient consultés du regard : Thierry était un bon copain et ils s'arrangeraient, sans l'humilier, pour lui procurer ce qu'il lui fallait.

Le lundi soir, ils se retrouvaient tous les quatre chez Alain. Celui-ci lança à Thierry une paire de lourdes godasses aux bouts carrés, de plastique dur, et aux tiges renforcées de lattes de nylon dissimulées dans l'épaisseur du cuir. Rien de tout cela ne ferait frémir les détecteurs des portiques d'entrée.

— J'ai retrouvé ça dans mon grenier. La pointure devrait correspondre.

Il en était certain, il avait vérifié avant de les acheter.

Serge leur montra le nouveau gilet pare-balles qu'il s'était offert. Un modèle qui non seulement correspondait mieux que l'ancien avec son embonpoint, mais comportait une coquille de protection pour l'entrejambes et un col rigide, relevable, pour protéger la nuque.

— Je n'ai plus besoin de l'ancien, fit-il. Je ne sais pas si ça pourra être utile à quelqu'un...

— À Thierry, certainement ! dirent, un peu trop en chœur, Jean-Claude et Alain. Ce qui n'empêcha pas Thierry d'accepter. Il n'était pas dupe de leur comportement, mais tout ça était fait assez délicatement pour qu'il ne puisse s'en vexer.

Les chaussures avaient été saluées d'une Jupiler bue à même la bouteille. Le gilet pare-balles en méritait bien deux, qu'ils burent tout en échangeant quelques souvenirs.

— Le gilet, ce n'est pas seulement utile si les autres tirent sur nous, disait Serge. Une fois, un couteau s'est brisé sur le mien.

Jean-Claude prit le relais.

— Et les coups de matraque ! Les salauds te frappent plus facilement dans les reins que sur le crâne. Ça laisse moins de traces pour les journalistes de la TV, mais ça fait un mal de chien. C'est pour ça que j'ai choisi un modèle un peu long pour ma taille. Pour qu'il me protège bien le bas du dos.

Jean-Claude leur montra le fin du fin en enfilant une combinaison grise.

— Une tenue isotherme. Une application née de la recherche spatiale. Avec ça, il peut faire torride ou glacial, tu es toujours bien dans ta peau.

— Il fera doux, mercredi soir, d'après la météo.

— Oui, mais couverts comme nous le serons, ce sera vite insupportable.

Il leur dit où il avait acheté la combinaison et combien elle coûtait. Cela dépassait évidemment les moyens de Thierry, mais comme c'était une question de confort et non de sécurité, ils décidèrent qu'il devrait s'en passer.

Mélanie, la femme d'Alain, les appela à passer à table alors qu'ils achevaient leur quatrième Jupiler. Elle avait préparé des pâtes à la carbonara, un menu qui avait du goût et était hautement énergétique. Ils allaient avoir besoin de toute cette énergie d'ici quarante-huit heures et il fallait surveiller Thierry, pour être certain qu'il s'alimenterait correctement.

Le mardi, pendant la journée, ils s'entraînèrent séparément.

Thierry se contenta d'une longue séance de jogging qui le mena de la gare du Midi à Koekelberg, avec retour par la gare du Nord et la Petite Ceinture. Serge fit de la musculation, dans l'espoir de perdre quelques centaines de grammes. Alain se fit envoyer quelques fois sur le dojo, mais réussit lui-même un bon nombre de projections. Il approchait de la ceinture noire et si quelqu'un s'en prenait à lui, il y aurait de la surprise dans l'air. Jean-Claude, qui aimait les armes, pratiqua l'escrime pendant plusieurs heures. Non seulement à l'épée et au fleuret, ce qui était classique, mais aussi des disciplines plus confidentielles, au point de ne pas être officiellement répertoriées, comme le bâton plombé.

Le soir, ils avaient à nouveau rendez-vous, chez Serge cette fois.

— Tu as les formulaires ? demanda Alain en entrant.

— Évidemment !

Serge avait répondu sur un ton rogue, vexé de la question. C'était chaque fois lui qui se chargeait des formulaires et il ne pouvait pas les oublier. Normal : il était lui-même courtier en assurances.

Les autres arrivèrent et les bouteilles apparurent sur la table. De la Jupiler toujours, et les hommes savent pourquoi.

Ils s'installèrent et commencèrent à remplir les formulaires. C'était facile pour la plupart des questions : nom, prénom, lieu et date de naissance, domicile, situation de famille, profession, nom du conjoint, sa profession...

Parfois, Serge intervenait quand la réponse était plus délicate.

— Taille et poids, indiquez la réalité, ou approximativement, si vous ne les connaissez pas. Moi, je me suis fait maigrir de cinq ou six kilos, s'esclaffa-t-il.

— Pratique de sports dangereux, reprit-il sur un ton plus sobre : vous n'indiquez rien, sauf Jean-

Claude qui est membre de la Fédération de Tir. Mais le tir n'est pas vraiment un sport dangereux, c'est juste pour la forme : les assurances adorent contester avant de se résoudre à indemniser et une fausse déclaration pourrait leur donner raison.

Il attendit qu'ils soient arrivés tous les trois au bout du pensum. Lui, il était couvert, de toute manière.

— Voilà. Vous mettez la date d'aujourd'hui pour la prise d'effet, vous datez et vous signez.

— Ça, c'était pour l'assurance-vie. Cinquante mille euros pour vos héritiers en cas de décès. C'est le plafond sans visite médicale. Maintenant, passons à la suite...

Le formulaire était différent, mais c'étaient les mêmes questions, ou presque. Ils remplissaient et cochaient presque machinalement, tout en tétant quelques gorgées entre les coups.

Ils lui rendirent les copies, comme à l'école, à la fin d'une interro.

— Et pour payer ? demanda Thierry sur un ton légèrement anxieux après avoir achevé sa troisième Jup'.

Serge éclata d'un rire bien franc.

— Rien à payer, c'est ce qu'il y a de bien. Si nous rentrons sains et saufs, je déchire les documents. Vous n'aurez jamais été assurés, mais ce sera sans importance puisque vous n'aurez rien à réclamer. Si l'un d'entre vous a des ennuis, je rentrerai les documents le concernant et nous nous arrangerons plus tard.

— Et si c'était toi qui ne revenais pas ? insista Thierry d'une voix qui tremblait un peu. Il est des sujets qu'on n'aime pas évoquer.

— Ma femme sait exactement ce qu'elle a à faire, grommela Serge.

Ils burent une autre Jupiler pendant que Serge rangeait les documents dans son coffre-fort.

— Si on passait à table ? Je vous préviens, j'ai dû m'occuper seul du souper : ma femme n'aime pas ce genre d'atmosphère et elle est partie passer quelques jours chez sa sœur, à Liège.

Ils se gavèrent de frites et de boulets à la liégeoise, avec tant et plus de mayonnaise, le tout arrosé de Jupiler dont le frigo était plein. Une mousse au chocolat couronna le repas. Toujours le souci de faire le plein d'énergie.

Le grand jour était arrivé. Ils paressèrent pendant l'essentiel de la matinée ou firent quelques exercices légers. Jean-Claude et Thierry revirent leur testament. Ils avaient toujours été les plus pessimistes – ou les plus prévoyants – du groupe et ils se livraient à cet exercice qui peut paraître déprimant chaque fois qu'ils partaient en expédition.

Ils mangèrent copieusement à midi, afin de ne pas se surcharger l'estomac le soir. Immédiatement après le repas, une longue sieste s'imposait. Tous les quatre avaient réglé leur réveil sur cinq heures, sauf Thierry, qui avait encore une mission bien précise à accomplir.

Cette fois, ils avaient rendez-vous chez Alain, à six heures.

Jean-Claude klaxonna légèrement en arrivant. Alain l'attendait et ouvrit la portière pour happer le sac-poubelle anonyme posé sur le siège du passager. Ensuite, Jean-Claude alla se garer un peu plus loin, sur le parking d'un Delhaize et revint à pied vers la maison avec, au bout du bras, le sac contenant son équipement.

Il y arriva en même temps que Thierry. Serge était déjà sur place. Alain tendit le sac de plastique à Jean-Claude et ils se rendirent tous les quatre dans le petit atelier de bricolage installé à l'arrière de la maison.

Ils s'équipèrent en silence.

Alain, qui s'était préparé avant leur arrivée, les contempla un instant.

Les gilets pare-balles leur donnaient l'air d'être un peu plus enveloppés qu'ils ne l'étaient naturellement, mais sans les rendre difformes, et le sweat-shirt qu'ils avaient passé par dessus camouflait parfaitement la tenue défensive. Les bottines, recouvertes par le bas des pantalons, ressemblaient à d'honnêtes souliers de marche. Évidemment, en cas de fouille corporelle un peu poussée, la vérité éclaterait. C'était un risque à courir et comme ils seraient plusieurs dizaines de milliers face à quelques

centaines de policiers seulement, il n'était guère élevé.

C'était la raison pour laquelle ils avaient décidé de passer à une vitesse supérieure : il fallait être capable non seulement d'échapper aux coups, ou même à leurs conséquences, mais d'en donner soi-même, ne serait-ce que pour se frayer un passage vers les sorties une fois que tout serait terminé.

Il indiqua d'un geste le sac de plastique gris. Jean-Claude y plongea la main.

Quelques instants plus tard, quatre couteaux, quatre matraques et quatre coups de poings américains s'épalaient sur la table de l'atelier. Ils les contemplèrent quelques instants, fascinés.

— Ce n'est que du plastique, fit Jean-Claude en leur présentant les armes. Absolument indécélable lors du passage des portiques.

— Et c'est efficace ?

— Les matraques sont renforcées d'une boule de mortier de deux cent cinquante grammes dans le bulbe, assez pour casser une mâchoire ou un crâne à condition de bien ajuster le coup. Les coups de poings sont un peu plus souples que les vrais, mais l'effet n'est quand même pas négligeable. Quant aux couteaux, j'ai fait durcir les lames en laboratoire. Il n'y a pas de quoi couper un steak, mais un coup de pointe percera n'importe quelle panse... sauf si elle est protégée par un gilet comme ceux que nous portons nous-mêmes.

Ils glissèrent les couteaux dans la tige de leurs bottines, accrochèrent par la boucle prévue à cet effet les matraques au harnais d'épaule qu'ils portaient tous et empochèrent les coups de poings.

— Prêts ? demanda Alain.

Ils acquiescèrent, hochant la tête ou poussant un vague grognement.

— Bien. Vous allez voir la surprise que j'ai gardée pour la fin.

Ils passèrent directement de l'atelier au garage. Là, la petite Citroën électrique dans laquelle circulait habituellement Alain semblait écrasée par un van trapu peint en rouge criard et portant des autocollants célébrant la gloire et les mérites d'une marque de boisson gazeuse connue dans le monde entier.

— Pouah ! s'exclama Serge. Tu n'as pas honte, Alain ?

— C'est du camouflé, fit l'autre en souriant. On peut les arracher en moins de deux minutes. Et en placer d'autres dans le même délai. J'en ai tout un stock. En quatre minutes, pas plus, on peut changer complètement d'apparence.

— Astucieux, admit Thierry.

Il frappa deux ou trois fois du poing sur le flan du van qui rendit un son mat.

— Dis, ton van, ce n'est pas...

— À quoi penses-tu ?

— À un... À une...

Les autres avaient frappé aussi, puis fait le tour du véhicule en l'examinant sous toutes les coutures.

— Un fourgon de la Brinks !

— Oui. Dépassé par les nouvelles normes de sécurité. Bon pour la ferraille. Je l'ai obtenu pour une bouchée de pain, deux mille euros seulement. J'ai fait réviser le moteur, il tourne rond et je peux monter facilement à cent vingt.

— Ça ne consomme pas trop ?

Alain balaya la question d'un geste du bras.

— Entre vingt et trente litres au cent, suivant le type de conduite. Sans importance, puisque c'est pour faire moins de trente kilomètres.

— C'est vrai...

Alain consulta sa montre.

— Je crois qu'il est temps d'y aller.

— Un instant... Tendez vos bras.

C'était Jean-Claude qui avait parlé. Ils s'exécutèrent immédiatement, retroussant leur manche gauche, sauf Thierry, qui était gaucher et préférait le bras droit.

— C'est la même chose que la fois dernière ?

— Presque. Un petit cocktail de ma composition. Antifatigue, antidouleur. De quoi être au top de la forme pendant les trois ou quatre prochaines heures.

— Et après ?

— Rein de bien grave. Pas de migraines, pas de nausées, pas d'affolement du palpitant. Simplement, on risque de dormir tard demain.

Ils s'installèrent. Le moteur démarra au quart de tour et l'ouvre-porte fit pivoter les deux battants libérant le passage. Alain appuya sur l'accélérateur et les trois tonnes du van s'ébranlèrent doucement.

Le trafic était dense mais fluide. Au bout de cinq kilomètres, Serge, qui se trouvait à l'arrière, poussa un juron.

— On n'a pas tout vérifié, dit-il un peu nerveusement.

— Moi, je l'ai fait en ce qui me concerne, répondit Jean-Claude.

— Peu importe, on va quand même vérifier. Carte de supporter ?

— Je l'ai, fit Jean-Claude

— Moi aussi, dirent les autres.

— Billet ?

Ils avaient tous leur billet et pourraient donc entrer au Parc Astrid pour assister à la finale de Coupe d'Europe entre le Sporting et la Juve.